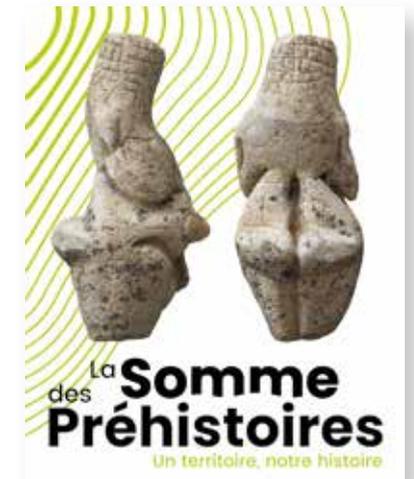




La Somme des Préhistoires

Au fil d'un voyage de 670 000 ans à travers la Préhistoire et jusqu'à nos jours, on découvrira que non seulement la discipline est née dans la Somme, mais encore que ce territoire est encore aujourd'hui un lieu de référence pour qui veut comprendre les Hommes préhistoriques. Cette exposition présentera les découvertes archéologiques les plus actuelles et en particulier l'exceptionnel ensemble de statuettes d'Amiens Renancourt.

Enfin, en mettant en valeur les questionnements des scientifiques, le parcours nous invitera tous à réétudier nos propres a priori sur cette période. Et si la Préhistoire ne parlait que de nous ?



14/03/2024

€ 35

256 pp. / 230 x 290 mm

230 ill. / Broché à rabats

FR ISBN 978 94 616 1871 9



EXPOSITION

Musée de Picardie, Amiens,
22 mars au 3 novembre 2024



1. Société des Antiquaires de Picardie, volumes du legs Pinsard CCLV, CCLVII et CCLVIII

des événements scientifiques en cours : il garde la trace des échanges de la presse scientifique sur la Préhistoire dans un grand cahier rempli d'articles de journaux, véritable fenêtre sur les débats de son temps⁹ (fig. 1).

Le temps des regrets

Les réticences de la Société des antiquaires de Picardie perdurent toutefois. En 1860, lors de l'Exposition archéologique d'Amiens qui, durant quelques semaines à peine, réunit plusieurs milliers d'objets de toutes natures (tableaux, sculptures, objets d'art, etc.) appartenant à des propriétaires privés autant qu'à la Ville d'Amiens, la Préhistoire ne figure pas, à la grande surprise de quelques journalistes¹⁰ couvrant l'événement :

« Nous nous attendions à trouver une collection importante des armes en silex trouvées dans le *diluvium* de Saint-Acheul, armes sur lesquelles M. Boucher de Perthes a écrit un livre dont les conclusions ont semblé quelque peu hasardées. A Amiens notre étonnement a fait sourire et l'on nous a manifesté une grande incrédulité à l'égard de la majorité de ces découvertes. On nous a même offert l'adresse d'un cantonnier qui est d'une adresse extrême pour fabriquer, à ses heures perdues, des hachettes antédiluviennes, avec les mètres de silex confiés à sa sollicitude pour l'entretien du mac-adam, par l'administration des ponts et chaussées.

En Angleterre cependant on se préoccupe excessivement des découvertes de

M. Boucher de Perthes, et dans ce pays, où l'amour-propre national invite à se chercher des ancêtres jusque dans les couches les plus infimes de la barbarie, une division importante du British Muséum est consacrée à "l'âge de pierre". C'est sous cette rubrique que l'on y a classé une série d'armes et d'engins en silex qui vont depuis le caillou le plus grossièrement ébauché jusqu'au basalte le plus industrieusement façonné et poli. Il est à souhaiter qu'en France cette question soit dégagée des exagérations qui ont accompagné ses commencements et que la science vienne rectifier les conjectures des esprits aventureux¹¹.

L'accumulation des découvertes et la conversion de nombre de scientifiques à la Préhistoire aidant, la SAP semble malgré tout s'inquiéter, sur le tard, de la représentation de la discipline au sein du Musée de Picardie récemment ouvert¹². À l'occasion de la séance du 14 avril 1868 de la Société, une visite officielle de monsieur le maire d'Amiens à Boucher de Perthes est annoncée afin de marquer l'attribution du nom de l'archéologue à une rue d'Amiens. Il est temps ! Et il faut faire vite car le savant vit ses derniers mois.

Les antiquaires se mettent alors en devoir d'accompagner l'édile par l'intermédiaire de délégués chargés de « remercier M. Boucher de Perthes de la généreuse pensée qu'il a manifestée à diverses personnes de comprendre la Société des Antiquaires et le musée d'Amiens dans ses généreuses donations¹³ ». Réalité ou fiction, il n'en demeure pas moins qu'à l'annonce du décès de Jacques Boucher de Perthes, le 5 août 1868 à l'âge de soixante-dix-neuf ans, tout comme à l'ouverture de son testament la Société semble n'avoir rien obtenu. À la séance du 9 mars 1869, Dutilleux « croit se rappeler que M. Boucher de Perthes avait promis de donner au musée d'Amiens sa collection de silex ; malheureusement cette donation, quoique faite en présence de plusieurs personnes honorables, n'a pas été régularisée par un testament¹⁴ ».

Le constat est amer pour les antiquaires. Ils souhaitent se tourner vers le maire d'Amiens pour qu'il intervienne en leur faveur lors de la séance du 13 avril 1869 déplorant la pauvreté de leur musée en termes de Préhistoire :

« M. Corblet revient sur la question relative aux intentions manifestées verbalement par M. Boucher de Perthes en faveur de la Société. Si l'on visite, dit-il, le Musée gallo-romain de St-Germain et le musée préhistorique de Salisbury, on y trouve à chaque instant les noms d'Amiens et d'Abbeville. [...] Si, ajoute notre collègue, un étranger vient à Amiens pour étudier de plus près, et dans l'espoir de rencontrer en plus grand nombre, les pièces analogues à celles des Musées de St-Germain et de Salisbury, il sera étonné de voir une petite vitrine renfermant seulement une cinquantaine de pièces appartenant aux époques antédiluviennes. Nous devons, dit-il, augmenter nos collections en ce genre, et il faudrait à Amiens trois ou quatre vitrines spécialement consacrées à ces souvenirs intéressants¹⁵. »

La constitution des collections préhistoriques amiénoises

Durant le siècle qui suit, la Société des antiquaires et la Ville d'Amiens veillent à cet accroissement qui, malheureusement, se fait sans les collections de l'illustre Abbeillois qui, pour l'essentiel, les avait offertes au Muséum national d'histoire naturelle (1860) et au musée des Antiquités nationales (1862).

Si, en 1845¹⁶, on ne répertorie que dix-neuf objets néolithiques, le catalogue de 1876¹⁷ voit apparaître les premiers objets paléolithiques désignés en tant que « pièces du procès scientifique engagé et gagné par M Boucher de Perthes, relativement aux instruments et aux armes des époques antédiluviennes ».

9. Legs Pinsard à la Société des antiquaires de Picardie, vol. CCLV, CCLVII et CCLVIII.

10. L'auteur du texte est Alfred Darcel, ingénieur

centralien alors employé au Louvre.

11. Darcel, 1860, p. 106-107.

12. Le premier visiteur fut accueilli en 1864.

13. BSAP, 1868-1869-1870, p. 43.

14. *Ibid.*, p. 143.

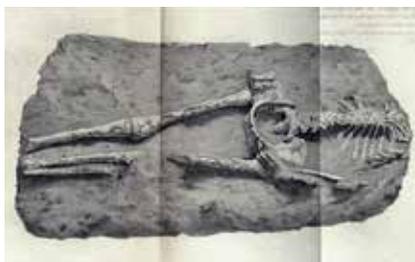
15. *Ibid.*, p. 149-150.

16. *Catalogue du Musée départemental...*, 1845.

17. *Catalogue des objets d'antiquité...*, 1875.



1. Prénom Pinsard, « La première hache trouvée à St Acheul : L'ouvrier montre du doigt la hache engagée dans la masse de cailloux », Les Rues d'Amiens, notes sur l'histoire et la topographie d'Amiens, t. XLIII, cote MS_1370_E, p. 34



2. Anthropolithe de la Guadeloupe, planche extraite de Charles König, « On a fossil human skeleton from Guadeloupe », Philosophical Transactions of the Royal Society of London, no 104, 1814, p. 107-120

& rassembler en un corps de preuves tous les indices des changements physiques, qui peuvent nous faire remonter aux différents âges de la Nature. C'est le seul moyen de fixer quelques points dans l'immensité de l'espace, & de placer un certain nombre de pierres numéraires sur la route éternelle du temps. Le passé est comme la distance; notre vue y décroît, & s'y perdroit de même, si l'Histoire & la Chronologie n'eussent placé des fanaux, des flambeaux aux points les plus obscurs; mais, malgré ces lumières de la tradition écrite, si l'on remonte à quelques siècles, que d'incertitudes dans les faits! »

Ainsi l'étude anatomique conjuguée à celle de la relation entre ces débris d'animaux éteints ou disparus et les couches du sol qui les renferment ouvrent la voie à ce que l'on va appeler la paléontologie stratigraphique, celle-ci reposant sur le principe d'association stratigraphique, la valeur de chaque objet étant corroborée par sa proximité avec les autres présents dans la même couche de terrain. Deux ossements d'animaux trouvés dans un même niveau sont alors considérés comme contemporains l'un de l'autre.

Et l'Homme dans tout cela? Tous les savants ne formulent pas ouvertement l'hypothèse que ces recherches en cours puissent venir bouleverser l'histoire de l'espèce humaine et éclairer d'un jour nouveau la question de ses origines. Mais certains, comme Jean-Étienne Guettard en 1760, soulignent que : « La découverte d'os humains, enfouis dans une terre qui n'aurait point encore été ouverte, & sur-tout mêlés avec des corps marins, serait une des plus importantes découvertes pour l'histoire des fossiles³. » Longtemps les pièces supposées être des restes d'hommes fossiles présentées à l'expertise des naturalistes sont écartées comme fausses, douteuses – souvent en raison de possibles remaniements des terrains dans lesquels elles ont été mises au jour – ou sont reléguées dans des réserves comme simples « jeux de la nature ». Elles finissent par former une

collection de preuves négatives dont Cuvier dresse la liste et dans laquelle il trouve confirmation de l'impossibilité de mettre au jour les restes d'hommes antéhistoriques. Confronté à ces curiosités de la nature et aux bizarreries qui lui sont présentées – comme l'anthropolithe de la Guadeloupe (fig. 2) –, il peut affirmer en 1830 qu'« on n'a jamais trouvé d'os humains parmi les fossiles, bien entendu parmi les fossiles proprement dits, ou, en d'autres termes, dans les couches régulières de la surface du globe⁴ ».

Dans ces premières décennies du XIX^e siècle, les scientifiques se montrent particulièrement actifs et arpentent en tous sens l'Europe. Qu'ils soient catastrophistes ou actualistes, tous partent à la recherche des « archives du monde », explorent grottes et terrasses alluviales des fleuves, présentent et ordonnent leurs découvertes, débattent, élaborent des chronologies, constituent des collections. Dans le Midi, des paléontologues comme Paul Tournal ou Jules de Christol distinguent autour des années 1820-1830, dans le remplissage de grottes des environs de Nîmes et de Narbonne qu'ils sondent, des objets de types différents, voire des ossements humains, associés aux débris d'animaux. Mais, faute de certitudes stratigraphiques, ces découvertes n'obtiennent pas la reconnaissance espérée. Vers la même époque, des naturalistes rassemblés au sein de la Société d'émulation d'Abbeville essayent aussi d'établir des bases scientifiques solides à la question des origines. Parmi eux, Casimir Picard se différencie par ses observations, malgré quelques conjectures sur de supposés usages culturels des haches de pierre polies. Dans ses analyses, il conjugue la géologie à l'étude des objets mis au jour en grand nombre dans le *diluvium* (plus anciens terrains quaternaires) de la vallée de la Somme, lors de travaux de génie civil. Il établit ainsi le caractère commun de l'usage du silex comme matière première pour fabriquer des outils en des temps qu'il n'envisage que comme « celtiques ». Il décrit, entre autres, le mode de fabrication par enlèvements successifs d'éclats des haches que d'aucuns considèrent, selon lui à tort, comme « à peine ébauchées ». Il en conclut que celles-ci sont, au contraire,

des pièces finies, standardisées et « parfaitement propres à l'usage auquel elles furent affectées⁵ ». Pour Picard, chaque instrument de silex se distingue par une méthode de préparation normalisée guidée par l'usage futur de la pièce, ce qui lui permet de regrouper ces artefacts selon une typologie. Mais, au-delà de ces arguments technologiques, les conditions mêmes dans lesquelles ces objets ont été découverts sont essentielles pour garantir leur ancienneté et subséquemment leur authenticité. « Les circonstances de gisements doivent toujours être prises en grande considération dans la détermination de l'époque à laquelle se rattachent les antiquités recueillies dans les fouilles⁶ » écrit-il en 1834, dans une espèce d'acte de naissance de l'archéologie stratigraphique. À ses côtés, Jacques Boucher de Perthes, dont les connaissances en archéologie, géologie et paléontologie sont faibles, prend conscience du besoin d'envisager une pluralité de facteurs pour tenter d'approcher la compréhension de cette époque qu'il va qualifier de période antédiluvienne.

Une question résolue

À compter des années 1840, une convergence s'opère entre des chercheurs issus d'horizons intellectuels distincts (archéologues, naturalistes) et œuvrant sur les deux rives de la Manche. Tous, avec leurs outils méthodologiques propres, mènent une quête identique sur l'origine et l'ancienneté de l'Homme. Sur le terrain, que ce soit dans le sud de l'Angleterre, à Brixham Cave, ou dans la vallée de la Somme à Abbeville ou Amiens, tous apportent la preuve décisive que l'espèce humaine a bien été contemporaine d'espèces animales aujourd'hui éteintes, comme l'*Elephas primigenius* ou le *Rhinoceros tichorhinus*, ou éloignées de nos contrées depuis des milliers d'années, parties à la recherche d'un climat plus propice. Malgré quelques oppositions, dont celle en France du secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences Léonce Élie de Beaumont, le consensus s'établit aisément d'autant que le 15 septembre 1859, le géologue Charles Lyell annonce, lors du

2. Buffon 1962, p. 1-2.

3. Guettard, 1766.

4. Cuvier, 1830, p. 135-136.

5. Picard, 1836-1837.

6. Picard, 1834-1835.

Victor Commont (1866-1918)

Naturaliste de formation, Victor Commont, directeur de l'École-annexe de l'École normale d'Amiens ne s'intéresse que tardivement à la Préhistoire. En 1904, à l'âge de trente-huit ans, il édite sa première note d'archéologie préhistorique. En moins de quinze ans, il publie plus de soixante-dix articles et mémoires, la plupart illustrés de sa main d'admirables dessins à la plume d'une précision et d'une qualité remarquables. Ses travaux sont le fruit d'un esprit scientifique, méthodique et réfléchi. Son œuvre est considérable et va marquer profondément la Préhistoire à une époque où les fondements de cette discipline sont en train de s'établir.

De 1904 à 1918, Victor Commont va suivre régulièrement l'exploitation des carrières et des briqueteries de la région d'Amiens et plus particulièrement celles des faubourgs de Saint-Acheul et de Montières. Conscient que seule une étude géologique détaillée peut contribuer à dater les silex recueillis dans les différentes strates sédimentaires, il relève avec beaucoup de soin et de talent de nombreuses coupes stratigraphiques qu'il décrit de manière précise et rigoureuse. Il entreprend l'étude détaillée des nappes alluviales de la vallée de la Somme et de leur couverture limoneuse associée, qu'il distingue par leur altitude relative par rapport au fleuve. On lui doit la première véritable exploitation scientifique de la Préhistoire de la vallée de la Somme après les toutes premières recherches de Boucher de Perthes dans la région d'Abbeville au siècle précédent.

Victor Commont n'a terminé qu'une seule de ses grandes synthèses sur la Préhistoire dans une monographie désormais célèbre publiée en 1913 dans les mémoires de la Société des antiquaires de Picardie : *Les Hommes contemporains du renne dans la vallée de la Somme*. Parallèlement à ses travaux classiques sur l'Acheuléen et le Moustérien, il s'intéresse au Paléolithique supérieur et conduit des fouilles parfois



1. Portrait de Victor Commont (1866-1918), date ?, technique, dimensions, Musée d'Abbeville, inv. ??

étendues sur les gisements de Renancourt, de Belloy-sur-Somme et de Conty. Quelques années avant sa mort, il développe également l'étude des alluvions récentes de la vallée de la Somme riches en industrie préhistorique de la fin des temps glaciaire jusqu'à l'âge du Bronze.

L'œuvre de Victor Commont et son apport à la Préhistoire de la vallée de la Somme sont considérables. Malheureusement, sa mort prématurée le 4 avril 1918, à l'âge de cinquante et un ans, ne lui a pas permis de poursuivre les grandes synthèses qu'il avait entreprises. Victime d'une affection pulmonaire très grave, contractée lors de tournées de terrain dans le secteur des combats de la Somme abandonné par les Allemands, Victor Commont fut évacué après le bombardement d'Amiens vers Abbeville, où il ne survécut qu'une huitaine de jours. Il est inhumé au cimetière de Saint-Acheul, à Amiens. Sa collection a été en partie acquise par André Vayson de Pradenne en 1919, le reste est aujourd'hui malheureusement dispersé.

JEAN-PIERRE FAGNART

Léon Aufrère (1889-1977)

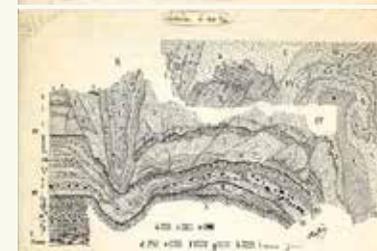
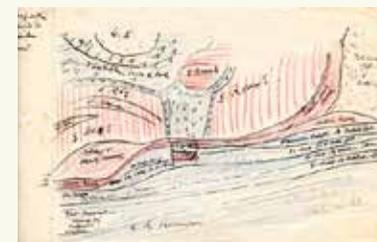
Instituteur puis professeur de lettres et d'histoire à Bonneval (Eure-et-Loir) à partir de 1911, Léon Aufrère est nommé en 1919, après l'obtention de sa licence, professeur d'histoire et de géographie au collège d'Abbeville. Il découvre alors la préhistoire, son histoire, ses origines. Un diplôme d'études supérieures sur la géographie de la Beauce (1921), préparé sous la direction d'Emmanuel de Martonne, l'amène à entamer une thèse de doctorat en géographie physique. Pour ce faire, il quitte Abbeville pour Paris en 1931 où, soutenu par Martonne, il commence une carrière de chercheur, comme boursier de la Caisse nationale des sciences, puis attaché de recherches (1935) et maître de recherches (1937).

Aufrère est donc d'abord un géographe, mais, au fil de ses travaux, le géomorphologue se tourne vers la géologie et la géographie humaine afin de prendre en compte l'action de l'Homme sur son environnement. Cette démarche et les années passées en vallée de la Somme l'entraînent peu à peu vers la préhistoire et l'anthropologie. À peine a-t-il quitté Abbeville (1935) qu'il y retourne pour en examiner les terrains quaternaires et finir par classer les collections de préhistoire du musée Boucher-de-Perthes.

Il découvre la richesse archéologique et historique d'un lieu délaissé par les préhistoriens et décide de lui restituer son caractère de « page sincère et pittoresque de l'histoire d'une idée, dans le cadre somptueux où elle s'est épanouie ». Dans le même temps, il étudie les gisements préhistoriques et confronte ses vues avec celles de l'abbé Henri Breuil, qui devient l'un de ses soutiens décisifs. Mais, si le musée est dans un état précaire, les sites préhistoriques ne sont pas moins fragiles, menacés par l'urbanisation et l'oubli. Nommé directeur de la circonscription des Antiquités préhistoriques de Lille (1949-1964), il poursuit ses démarches entamées avant 1940 pour protéger les gisements en péril et constituer des réserves archéologiques, dont les carrières Carpentier à Abbeville, Saint-Acheul



1. Léon Aufrère à Saint-Acheul à la fin des années 1930, photographie (archives Marie-Françoise Aufrère)



2. Coupes de la Carrière Carpentier à Abbeville réalisées par Léon Aufrère (archives Marie-Françoise Aufrère)

et Cagny-la-Garenne à Amiens. Après la Seconde Guerre mondiale, il reprend sa tâche patrimoniale, continue de dépouiller les archives et les sources de la préhistoire en Picardie au XIX^e siècle et joue un rôle majeur dans la reconstruction du musée Boucher-de-Perthes (1954).

ARNAUD HUREL

1. Aufrère, 1938, p. 248.

L'Acheuléen : des outils plus variés qu'attendu

La plupart des objets connus rattachés à la culture matérielle de l'Acheuléen sont en pierre, et dans la région très majoritairement en silex.

L'outil emblématique de l'Acheuléen est le biface (fig. 1). Ce terme a été inventé en 1920 par André Vayson de Pradenne dans son étude du site de Saint-Acheul. Il désigne par « biface » tous les outils qui sont taillés sur deux faces. Il insiste sur la notion d'outils multiples se cachant derrière cette étiquette commune et... les analyses technologiques et tracéologiques ont montré depuis que les bords des bifaces étaient façonnés différemment pour remplir des fonctions distinctes. Autrement dit, certains bifaces sont des couteaux de boucherie pour découper la viande, d'autres des feuilles de boucher pour débiter des carcasses animales, d'autres des outils pour scier le bois...

Les bifaces sont fabriqués par façonnage, un mode de taille qui consiste à obtenir un unique objet. C'est le principe de la sculpture, on part d'un bloc de matière première et on enlève de la matière, ici des éclats de silex, jusqu'à parvenir à l'outil bifacial souhaité. Les bifaces étaient des outils pris directement en main lors de l'utilisation, grâce aux zones corticales* non travaillées ou à des bords rendus non coupants pour la préhension. Les bifaces ne représentent jamais plus d'un pour cent des séries lithiques. Il y a donc d'autres outils lithiques dans la culture acheuléenne. Mais jusqu'à très récemment, ils ont été délaissés par les préhistoriens, qui n'avaient d'yeux, comme le public, que pour les bifaces. Certains déchets issus du façonnage des bifaces sont recyclés pour servir de couteaux de boucherie ou dans des actions de raclage.

À côté des outils issus du façonnage, d'autres outils lithiques sont produits par débitage. Ce mode de taille revient à fractionner la matière pour obtenir des supports, ici des éclats de silex (fig. 2 et 3). Ces éclats sont alors utilisés bruts ou retouchés sur



1. Biface du gisement d'Étrécourt-Manancourt daté de 280 000 ans et représentatif de l'industrie lithique produite à la fin de l'Acheuléen

leurs bords jusqu'à l'outil souhaité, pouvant couper la viande, travailler le bois, l'os ou la peau. Durant l'Acheuléen, la plupart des méthodes de débitage employées sont peu prédéterminées, c'est-à-dire que la morphologie des éclats fabriqués est peu contrôlée par le tailleur. À la fin de l'Acheuléen, des méthodes plus prédéterminées voient le jour. C'est le cas à Étrécourt-Manancourt, où le débitage permet de produire en série des éclats de morphologie similaire, ayant servi de couteaux de boucherie, avec un dos intégré permettant la préhension.



2. Éclat à dos retouché du gisement d'Étrécourt-Manancourt daté de 280 000 ans et représentatif de l'industrie lithique produite à la fin de l'Acheuléen



3. Éclat cortical retouché en racloir simple convexe par plusieurs rangs de retouches étagées finement réalisées, gisement d'Étrécourt-Manancourt daté de 300 000 ans



Il ne faut pas réduire la culture matérielle de l'Acheuléen aux outils lithiques. Même s'ils sont rarement conservés, des outils en matière organique existaient et faisaient partie intégrante des outils du quotidien. C'est le cas du bois qui pouvait être utilisé pour fabriquer des épieux, des lances ou

des bâtons de jet pour chasser, comme l'a montré notamment le site de Shöningen en Allemagne. Certains os pouvaient servir de retouchoirs² et les bois des cervidés de percuteur pour façonner les bifaces.

DAVID HÉRISSON

1. Vayson de Pradenne, 1920.
2. Voir « Le site de Cagny-

l'Épinette » de Jean-Luc Loch, p. ??.